

Maria Dolores Camos

## Le symptôme analytique et l'École

« Le discours analytique “antipathize” avec tout ce qui cache la différence (ici, le problème de toutes les communautés analytiques). » Cette phrase du cours *La malédiction du sexe* de Colette Soler – lu pendant un travail de Cartel sur la constitution du symptôme analytique – m’amena, indirectement, à réfléchir au rapport entre symptôme et École.

Le symptôme analytique est tellement lié à l’idée d’École chez Lacan, que sa conception de l’École et sa création sont une conséquence logique de l’existence du symptôme analytique et de la position de l’analyste dans la cure et donc, dans l’École. *Il n’y a pas d’École sans symptôme*. Nous pouvons dire que c’est une chose consubstantielle aux vicissitudes qu’on rencontre dans l’histoire de la psychanalyse. Ses manifestations apparaissent avec force lorsque éclatent les crises. On en a des exemples, tant sur le plan international que sur le plan local – ce n’est pas tout à fait la même chose –.

Alors, une question se pose : quel symptôme convient à notre École, quel symptôme doit l’orienter ? C’est à cela que je vais essayer de répondre.

Le point d’articulation entre symptôme et École est le réel de la jouissance.

Nous savons que chez Freud, l’expression a minima du symptôme est une vérité refoulée qui cache une satisfaction pulsionnelle dont le sujet doit se défendre. Nous pouvons ainsi dire avec Freud que dans la souffrance il y a une jouissance défigurée « par la censure qui naît du conflit <sup>1</sup> » C’est de l’ordre de l’énigme, du trou dans le sens. Dans la conférence XXIII des « Leçons introductives à la psychanalyse », Freud définit le symptôme comme un mode privilégié de récupération de jouissance dont nous savons depuis Lacan qu’il s’agit de l’effet de perte de jouissance dans le vivant, par l’action première du signifiant. À la racine de la formation du symptôme, nous y trouvons les fantasmes

1 · Freud S., *Inhibition, symptôme et angoisse*, P.U.F., 1955

sexuels et leurs effets pathologiques. Dans cette conférence, il s'agit du côté *Bedeutung* du symptôme : le fantasme, la fixation de la jouissance, le réel. La jouissance est impossible à éliminer. C'est ici que nous voyons la vraie dimension de la découverte freudienne, bien avant les années vingt.

L'objectif de toute cure analytique est que cette satisfaction pulsionnelle qui attrape le sujet dans son symptôme – point *extime* par excellence – puisse cristalliser. Assez souvent, dans les premières séances l'analysant laisse tomber quelque perle signifiante précieuse, mais ça ne sera que beaucoup plus tard qu'il la rependra et alors elle jouera son rôle dans la cure. En voici un exemple. Une patiente avec une hypothèse diagnostique de psychose dès les premières séances dit une phrase très énigmatique: « mon père me disait très souvent que j'étais une « apisonadora » (un rouleau compresseur) et que je passais sur les choses très superficiellement ». Elle a pu élaborer quelques arguments de chaque partie de la phrase, mais quel est pour elle ce qui fait le lien ?

Dans sa cure, le sujet doit faire l'expérience de la non conjonction entre le sujet comme effet du signifiant et sa position comme objet – même si l'un ne va pas sans l'autre – ce qui marque précisément la lettre comme littoral, et non comme frontière -. Il s'agit, dans le traitement du symptôme, de démontrer les consistances de la jouissance qui le soutient, bref, de ne pas cacher sa trace.

Lacan, dans le texte « La troisième » dit : « j'appelle symptôme ce qui vient du réel ». L'objet petit *a*, plus-de-jouir, comme noyau élaboré de la jouissance, est logé dans l'intersection des trois registres, I.S.R. Alors, le réel n'est pas sans le corps, au contraire, mais cette jouissance là est opaque au sujet, nous pouvons seulement l'expérimenter à travers des fragments identifiés corporellement comme objets *a*. C'est à travers le signifiant et *lalangue* que les effets de jouissance peuvent être localisés dans les corps, c'est-à-dire, que nous pouvons l'extraire.

Dans le décours d'une analyse, il est possible de découper les objets libidinaux dans lesquels se concentre l'activité de la pulsion et qui font le lit du symptôme.

A ce point, il faut souligner la difficulté du symptôme à se dire en termes de jouissance, surtout si nous prenons en considération le fait que le symptôme a un sens dont il jouit. Mais c'est justement là, que la position de l'analyste extrait sa fonction.

Nous avons différentes façons de la définir. Ici il m'intéresse de souligner qu'il s'agit de pouvoir faire semblant d'objet, une voie qui peut permettre à l'analysant de cerner la différence absolue qu'il incarne comme objet.

Autrement dit, qu'il puisse savoir quelque chose de la jouissance qui fait son grand malheur, et surtout qu'il puisse modifier sa relation à la jouissance du symptôme, son véritable partenaire.

Dans une cure, la jouissance se présente comme une limite à la réalité de l'inconscient. J'entends qu'elle est ce qui harcèle le sujet mais elle ne se laisse jamais attraper. « Seulement elle s'interpelle, s'évoque, s'élabore à partir du semblant <sup>2</sup> ».

Dans ce séminaire, Lacan traite largement la position de l'analyste comme semblant d'*a* et ses conséquences dans la cure.

L'objet *a* comme semblant se situe entre le symbolique et le réel. Nous pouvons dire qu'il consiste à faire croire qu'il y a quelque chose là où il n'y a rien, autrement dit, l'effort du symbolique pour appréhender le réel. Nous le voyons dans le triangle que présente Lacan dans le séminaire *Encore* qui suit : *en* se dirigeant vers le réel, l'objet nous montre sa vraie nature de *a*. C'est dans ce chemin vers le réel que se trouve sa portée.

J'entends qu'en situant l'objet au lieu de semblant, Lacan fait référence à l'être de l'analyste. L'analyste doit représenter d'une certaine manière l'effet de refus du discours analytique. Peut-être est-il plus facile de le comprendre dans la clinique infantile, je ne sais pas, c'est un point que je porte à la discussion.

Alors, nous avons le semblant de savoir qui opère pour que s'installe le transfert dans une cure mais ce qu'il faut de plus dans le discours analytique est le semblant d'objet, afin que le patient puisse saisir sa propre limite pulsionnelle.

Lacan souligne la résistance de l'analyste à accomplir cette fonction. Si tous les discours se soutiennent du semblant, dans le discours analytique il se soutient d'une manière inédite : être à la place de la division, de la crevasse, qui consonne avec le sujet barré. Il ne suffit pas d'avoir l'idée pour faire semblant d'objet.

Que l'analysant puisse faire ce pas vers sa position d'objet. C'est là, il me semble, le point difficile du maniement pour l'analyste. Mais, en même temps, c'est là que nous voyons l'articulation qu'il peut construire dans la transmission de son expérience dans la passe, en démontrant la véritable relation à l'objet : pouvoir occuper le lieu du semblant d'objet suppose de l'avoir épuré, contourné – ce qui ne va pas sans une certaine traversée du fantasme – même tombé. Nous pouvons nous demander jusqu'où.

2 · Lacan J, « ...Ou Pire », séminaire XIX inédit, 1971-1972.

Comment peut-on comprendre cette position aussi particulière de l'analyste dans sa pratique ? En premier lieu, et pour le dire de façon simple : ne pas nourrir le symptôme de sens ; le silence, les interprétations, faire lieu au réel qui est en jeu dans les dires de l'analysant. Tout ça suppose de sacrifier quelque chose de son corps, en tant qu'il le prête. Il s'agit « d'interroger le savoir au lieu de la vérité <sup>3</sup> », écriture que nous trouvons à gauche du discours analytique. Dans le triangle que je viens de citer <sup>4</sup>, on voit que le lieu de la vérité se trouve entre l'imaginaire et le symbolique. Il s'agit de la même logique, comment pourrait-on dire toute la vérité de la jouissance ?

À ce point, on peut penser l'articulation entre groupe et École.

Le groupe analytique est un lieu privilégié pour que les objets *a* – comme supports que constitue la cause du désir – s'y réalisent, ça dépend de la particularité pulsionnelle de chacun et des moments différents du trajet analytique qui traduisent des positions subjectives différentes vis-à-vis de la jouissance.

Parenthèse : je me demande si l'on peut parler des objets plus privilégiés dans le groupe.

« Le discours analytique (c'est mon frayage) est justement celui qui peut fonder un lien social nettoyé d'aucune nécessité de groupe. <sup>5</sup> ». La première fois que je l'ai lue, cette phrase m'a beaucoup étonnée. Mais, si on lit bien, nous voyons que c'est impossible : la pratique de groupe rend présent un réel qui ne peut pas être éliminé, plus encore, le groupe, nous dit Lacan, c'est une consolation pour l'analyste, tant est difficile sa position dans la cure. Cependant, Lacan fait une distinction très précise et très illustrative entre les effets de groupe et les effets de discours, à partir desquels il me semble qu'on peut calibrer le pari qu'est pour nous le soutien de l'École. « Je mesure l'effet de groupe à ce qu'il rajoute d'obscénité imaginaire à l'effet de discours ». Dans cette voie, il dira aussi dans sa première lettre au Forum le 26/1/1981 : « cette obscénité, elle a pu plus que la Cause ».

C'est difficile pour qui s'installe dans un même discours de vivre d'une autre manière puisque c'est présent dans le groupe, et peut être plus, je dirais, pour le groupe analytique. Mais Lacan souligne que l'important c'est autre chose : ce que le convoque. Alors, le bastion du groupe c'est la position de l'analyste tel qu'elle reste définie dans son discours, petit *a*. En le situant

3 - Ibidem

4 - Lacan J, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris ; Seuil, 1975, p. 83.

5 - Lacan J, « L'étourdit », 1972, Scilicet, 4, Paris, Seuil, 1973, p.31.

comme ce qui indique le nord de la vie du groupe il donne la mesure de ce qui se joue dans la dialectique groupe-École.

J'entends que dans cette période de 1972, Lacan avance dans la voie de ce qui fait le point pivot de l'École : comment faire lien social avec les modalités particulières de fixation de la jouissance qui se trouvent à la base du symptôme, pour le dire plus précisément, avec la lettre qui est identique à soi-même et donc incarne la différence absolue.

Un autre pas, dans cette logique qui régit son élaboration, sera ce que nous appelons l'« identification au symptôme » en la fin d'analyse.

Il n'est pas facile, je dirais que c'est un défi qui se présente dans la vie quotidienne de l'École. Une façon de concevoir ce qui convient, c'est de freiner les questions imaginaires au bénéfice des symboliques et réelles. Comment être avec le manque à être ?

C'est pour ça que je pense que le symptôme que doit orienter l'École c'est ce qui a modifié son style... de jouissance, au point qui « a permis la chute de l'objet qui le soutenait laissant passer la cause du désir où le sujet s'éclipse ».

Alors, pour finir, la position de l'analyste comme semblant d'*a*, quelles répercussions pour la vie de notre École ? Je crois qu'il y en a plusieurs, mais je vais en souligner une qui me semble très précise et précieuse : la production des membres, sa discussion et sa répercussion dans le trajet de l'École. Ça débouche pour moi sur un point qui m'intéresse et que je porte à la discussion : les espaces qui peuvent recueillir les productions des membres de l'École, et en débattre dans la visée de ne pas cacher leurs désirs. ■